

—Oui. Est-ce que vous ne pensez pas à vous marier, Rosalie ?

La jeune fille secoua la tête.

—Il faudrait pour cela trouver un mari, monsieur Georges, dit-elle.

—Eh bien ?

—Je suis pauvre, personne ne voudrait de moi !

—Rosalie, je crois que vous vous trompez. Vous trouverez sûrement un mari.

—Qui ? je vous le demande.

—Qui ? moi, si vous l'e voulez.

—Vous ? Oh ! ce n'est pas bien, monsieur Georges ; vous voulez vous moquer de moi !

—Non, Rosalie, non. Répondez-moi, voulez-vous m'accepter pour votre mari ?

—Je n'ose vous croire, monsieur Georges.

—Ainsi, vous consentez... Merci. Rosalie, c'est tout ce que je demandais.

Et, sans ajouter une parole, il s'éloigna rapidement.

Le soir du même jour il se présenta chez M. Blanchard.

—Enfin, tu nous reviens donc ! s'écria le vieux fermier. Sois le bienvenu, Georges. Je commençais à craindre de ne plus te revoir chez nous ; mais ta présence me rassure en même temps qu'elle m'annonce que tu es guéri, bien guéri, n'est-ce pas ? ajouta-t-il d'une voix qui exprimait un regret.

—Je le suis complètement, monsieur Blanchard, et je vous en apporte une preuve.

—Comment cela ?

—Je viens vous prier de m'accorder la main de mademoiselle Rosalie, votre nièce.

—Tu veux épouser Rosalie ?

—Avec votre consentement, monsieur Blanchard.

—Tu es un brave garçon, Georges ! s'écria le fermier ; viens que je t'embrasse.

Georges se précipita dans les bras du vieillard.

—Dieu est juste, reprit le père Blanchard ; la fille de mon frère devait être heureuse.

Il fit appeler Rosalie.

Elle s'approcha tremblante et confuse.

—Voilà ton mari lui dit le fermier en mettant sa main dans celle de Georges.

Trois semaines après, Rosalie était la femme de Georges Villeminot.

IV

On est en hiver. Comme un immense linceul, la neige couvre les montagnes et les vallées.

Lucile est assise devant un bon feu. Son bras est appuyé sur une table et sa tête repose sur sa main. Un volume de la *Comédie humaine* est ouvert sous ses yeux. Elle lit les *Secrets de la princesse de Cadignan*.

Sur ces pages où Balzac fait jouer à la femme du monde sa dernière scène de coquetterie, mademoiselle Blanchard cherche à saisir une dernière lueur d'espoir.

Après s'être éclairé un instant, son front assombrit de nouveau. Il y a du dépit et de l'amertume dans le mouvement de ses lèvres. Deux larmes se suspendent aux franges de ses paupières.

Elle ferma son livre et le jeta loin d'elle avec impatience. Elle ouvrit son piano et commença l'exécution d'une mélodie de Schubert ; mais elle s'arrêta dès le premier motif au milieu d'une mesure ; elle se leva et alla se placer devant son miroir.

Elle examina longuement son visage, souriant et plissant son front tour à tour. Ses doigts fiévreux soulevèrent un bandeau de sa chevelure et elle poussa un profond soupir en apercevant un cheveu blanc qu'elle s'empressa d'arracher. Ce cheveu blanc n'était pas venu seul annoncer à Lucile qu'elle commençait à vieillir.

Son visage avait perdu sa fraîcheur, les roses de son teint s'étaient fanées sur ses joues crues. On aurait dit qu'en se retirant les chairs avaient séché la peau et marqué des rides à sa surface.

Pour conserver sa jeunesse et rester belle longtemps, la femme a besoin d'aimer et de se savoir aimée.

Lucile avait trente-deux ans, c'est-à-dire douze ans de plus qu'à l'époque du mariage de sa cousine avec Georges Villeminot. La dédaigneuse demoiselle reconnaissait enfin le tort qu'elle s'était fait avec ses folles prétentions, et commençait à perdre l'espoir de se marier.